

du chemin se hérissaient d'escopettes et qu'une voix rude lançait ces paroles menaçantes :

—Pas un mouvement, ou vous êtes morts !

#### CHAPITRE IV

##### Le combat ou la flétrissure.

Nos deux jeunes gens étaient trop braves pour qu'une telle menace pût les émouvoir.

Ils avaient mis l'épée à la main et avaient tiré, en même temps, chacun un pistolet des fontes de la selle de leurs chevaux.

Mais ils avaient à faire à des ennemis invisibles.

Il n'apparaissait à droite et à gauche que les canons de fusils braqués sur eux.

Ils en comptaient cinq de chaque côté de la route.

Les buissons et les fourrés pouvaient en cacher d'autres.

Pendant, ni Gaston de Beaulieu ni Henri de Souvré ne laissèrent voir la moindre pâleur sur leur visage, ni le moindre trouble dans leurs regards.

Un instant immobiles, fouillant des yeux le terrain à droite et à gauche, ils échangèrent un rapide regard et un mouvement des lèvres perceptible pour eux seuls.

Ils s'étaient compris.

Enfonçant tout à coup et simultanément leurs éperons dans les flancs de leurs montures, ils les enlevèrent en leur faisant faire un bond prodigieux, et partirent comme un éclair.

Deux détonations retentirent ; deux énergiques jurons se firent entendre.

Les deux jeunes gentilshommes venaient de rouler un peu plus loin que leurs valets.

Leurs chevaux s'étaient abattus, comme foudroyés par les deux coups qui venaient d'être tirés sur eux.

Quatre hommes, s'élançant des fourrés, s'étaient jetés sur les deux cavaliers et les avaient désarmés, avant qu'ils eussent pu se relever.

—Allons, prenez notre bourse et rendez-nous nos épées, dit Gaston en maugréant ; nous vous donnons notre parole de gentilshommes que nous ne tenterons rien pour reprendre notre argent.

En ce moment un jeune homme masqué s'avança vers eux.

Il tenait en main deux pistolets encore fumants.

C'était lui qui avait tiré sur les chevaux.

—Ce n'est pas votre bourse que nous voulons, dit celui-ci d'une voix toute vibrante de haine, c'est votre vie.

Cette voix ferme et virile, mais qui n'avait rien de la rudesse d'un organe de bandit, fit tressaillir les deux gentilshommes.

Le comte de Souvré, lui, fut surtout frappé de ce timbre particulier qui parut éveiller en lui un souvenir.

—C'est étrange ! murmura-t-il.

—Vous voulez nous assassiner ! dit Gaston de Beaulieu avec une expression de souverain mépris.

—Vous assassiner !... non... quoiqu'il me soit permis de le faire sans crime... mais je veux tout simplement vous tuer.

—La nuance est singulière ! Comment pourriez-vous me tuer sans m'assassiner ? demanda le marquis d'un ton ironique.

—Vous allez le savoir. Pierre, rendez à cet homme son épée.

Celui que le jeune homme avait interpellé hésita.

—Qu'est-ce à dire ? fit l'homme au masque avec hauteur ; je n'aime pas à répéter mes ordres.

Gaston de Beaulieu, étrangement surpris de tout ce qu'il voyait, reçut l'épée qu'on lui avait enlevée.

En même temps son ennemi s'emparait de l'épée d'un de ses hommes et tombait en garde avec un aplomb, une élégance, une correction de pose et d'attitude, qui annonçait un maître.

Malgré la petitesse de sa taille et l'apparence frêle de ses membres, le jeune homme avait tant d'assurance et de désinvolture, qu'on reconnaissait tout de suite en lui un adversaire sérieux. Tous ses mouvements avaient une souplesse féline qui devait le rendre redoutable dans les combats d'adresse, et chez lui, l'agilité devait suppléer à la force qui n'était pourtant pas tout à fait absente, car il paraissait solide sur ses jarrets, et son bras semblait d'acier.

Le comte de Souvré examinait ce singulier combattant avec la plus grande attention. Malgré l'étrangeté de l'aventure à laquelle il se trouvait mêlé, il ne perdait rien du sang-froid qui lui était habituel, et il s'intéressait à cet événement en véritable observateur.

Gaston de Beaulieu, moins calme, plus irrité, plus hautain, jetait à son adversaire un regard de dédain et de pitié.

Il rougissait et pâlisait tour à tour de honte et de fureur, de se voir appeler en combat singulier par un des hôtes de la forêt de Bondy, par un truand, par un bandit.

—Me mesurer avec vous ! fit-il avec un souverain mépris ; c'est de votre part une singulière audace de l'avoir espéré !

—Et vous, c'est une singulière imprudence de me parler ainsi.

—Je n'ignore pas que vous pouvez m'assassiner.

—Je puis mieux que cela, fit le jeune homme avec une sombre expression.

—J'en doute.

—Je puis imprimer sur ton front une marque déshonorante.

—Ah ! vraiment, ricana Gaston ; la bonne plaisanterie !

—Connais-tu la marque ineffaçable, imprimée par le bourreau sur l'épaule du malfaiteur que la loi veut flétrir ?

—Eh bien ?

—Eh bien ! je graverai sur ton front une flétrissure plus terrible que la fleur de lis du galérien ; j'y tracerai au fer rouge le mot : *lâche !*

—Misérable ! hurla Gaston.

—Pierre, apporte le brasier.

Un des hommes de la bande du jeune homme masqué parut avec un récipient de terre rempli de charbon ardent.